

Le marxisme écologique : un champ de recherche en cours

Jean-Marie Harribey

Blog Alternatives économiques, 21 septembre 2026

<https://blogs.alternatives-economiques.fr/harribey/2026/09/21/le-marxisme-ecologique-un-champ-de-recherche-en-cours>

La collection « Repères » des Éditions La Découverte s'est enrichie d'un nouvel ouvrage en 2026, écrit par trois jeunes chercheurs, doctorants en théorie politique et en philosophie, Marius Bickhardt, Gauthier Delozière et Cannelle Gignoux : *Le marxisme écologique*. Il fallait un ouvrage de synthèse, pouvant servir à la fois à la communauté scientifique et à tous ceux que la question écologique intéresse au point de savoir dans quelle mesure elle est liée à celle du mode de production capitaliste. Cet ouvrage existe maintenant et il est bien fait¹.

Quel est l'enjeu d'un tel ouvrage ? La pensée écologique a longtemps rejeté toute référence à Marx, au nom du prétendu productivisme de celui-ci et de la faillite du marxisme orthodoxe du XX^e siècle s'étant largement identifié à l'Union soviétique. Or, disent ici les trois auteurs, « le marxisme écologique considère que la catastrophe écologique trouve son origine dans la relation productive que l'être humain entretient avec la nature. Cette centralité analytique de la production le distingue aussi bien de l'écologie dominante, axée sur la responsabilisation des consommateurs ou le verdissement de l'économie capitaliste, que des courants qui accordent une primauté à la cosmologie, à la morale ou encore à la technique. [...] L'approche marxiste se situe d'emblée au niveau de l'"antre secret de la production" (Marx) » (p. 5).

Les auteurs ne cachent pas que ce courant qui s'est véritablement constitué à partir des années 1980-1990 est traversé par plusieurs approches, voire controverses. Pour les mettre au jour, les auteurs proposent quatre étapes : une première sur l'histoire de ce courant, une deuxième sur l'œuvre de Marx lui-même ayant un rapport à la relation à la nature ; une troisième sur la vision marxiste du capitalocène, une quatrième enfin sur un renouveau de la pensée de l'émancipation.

Sur l'histoire du marxisme écologique

Dès la fin du XIX^e siècle, les penseurs de la social-démocratie allemande comme August Bebel et Karl Kaustky ont conscience de l'insertion de l'économie dans la nature. Le premier voit dans l'électricité la solution permettant d'atteindre l'abondance contre le malthusianisme. Le second souligne les dégâts causés par le début de l'agriculture industrielle : « À mesure que la domination humaine de la nature progresse, la tendance à perturber son équilibre s'accroît aussi. [...] Or, à long terme, la vie organique ne peut subsister sans cet équilibre », écrit Kautsky (cité p. 15). Et il comprend la temporalité différente de la production du profit et de la sylviculture. Néanmoins, ces auteurs du siècle dernier restent attachés à l'idée que les dégâts causés par le capitalisme seront compensés par le progrès scientifique et technique.

¹ J'avais il y a un an recensé un autre ouvrage, *Découvrir le marxisme écologique*, dirigé par Alexis Cukier et Paul Guilibert (Éd. sociales, 2025), que j'avais salué mais dans lequel j'avais signalé plusieurs failles : Jean-Marie Harribey, « Le marxisme écologique est-il vraiment marxien ? », *Blog Alternatives économiques*, 23 octobre 2025, <https://harribey.u-bordeaux.fr/travaux/valeur/marxisme-ecologique.pdf>.

Dans les années 1920, une première distance s'opère vis-à-vis d'une nature comme étant seulement une catégorie sociale, ce qui signifie qu'elle est exempte de limites internes. Cette contestation menée par Karl August Wittvogel, trop méconnu, est « une reconnaissance du caractère autonome de la nature » (p. 18).

Si la stratégie du stalinisme en URSS ne s'était pas brutalement imposée, peut-être d'autres prémices auraient pu s'épanouir à partir des travaux de Vladimir Vernadsky (à qui l'on doit le concept de biosphère) ou de Nicolaï Boukharine (faisant le lien entre déforestation et climat).

Au moment où éclate la crise capitaliste dite fordiste à la fin des années 1960, s'élèvent les premières voix, telles celles d'Alfred Schmidt², qui porte son attention sur le métabolisme, « la "médiation réciproque" de la nature et de la société d'un point de vue résolument matérialiste » (p. 20), ou sur celle d'Herber Marcuse qui « dénonce l'abondance propre aux sociétés industrielles avancées » (p. 20) constituant « un obstacle à l'émancipation » (p. 21).

Avant même la publication du rapport au Club de Rome qui laisse dans l'ombre les rapports de classes pour comprendre le risque d'effondrement de la croissance, Istvan Mészáros, philosophe hongrois, fait « le lien entre "le capitalisme et le ravage écologique" » (p. 22). Cependant, la réception marxiste du rapport au Club de Rome sera ambivalente, voire ambiguë, entre des réponses novatrices ou bien arcboutées sur la tradition productiviste comme celle du Parti communiste français.

C'est au cours des décennies 1980-1990 qu'intervient l'essor des recherches visant à intégrer véritablement la crise écologique à la pensée marxiste. Est remise en cause la tendance productiviste à travers la « seconde contradiction » du capitalisme énoncée par James O'Connor³. Puis s'élabore un « écoféminisme matérialiste » (p. 29) pour mettre en lumière l'« économie invisible », en lien avec l'exploitation à l'œuvre au sein de la division internationale du travail. S'établit alors « une analogie entre le déni de la dépendance environnementale des sociétés humaines et l'invisibilisation du travail reproductif effectué par les femmes » (p. 30).

Progressivement, une relecture complète du corps de la théorie de Marx s'accomplit, à l'instigation notamment de Paul Burkett et John Bellamy Foster⁴, essentiellement autour du concept de rupture métabolique. D'où la question de fond sur Marx.

Marx était-il écologiste ?

La question est délicate. Nos trois auteurs ici discernent dans leur « Repères » trois façons de l'aborder. La première est celle qui conteste la formule de Marx dans les *Grundrisse* : « la domination pleinement développée de l'homme sur les forces naturelles » (citée p. 33), après les félicitations décernées à la bourgeoisie dans le *Manifeste communiste* pour avoir accompli un progrès gigantesque des forces productives. La deuxième approche de Paul Burkett et John Bellamy Foster s'attache à montrer la cohérence écologique continue de Marx tout au long du cheminement de sa pensée. La troisième défend au contraire l'idée d'une inflexion théorique à la fin de sa vie, bien résumée par la célèbre formule dans *Le Capital*, selon laquelle « le capitalisme épuise en même temps les deux sources d'où jaillit toute richesse : la terre et le travailleur » (citée p. 34).

² Alfred Schmidt, *Le concept de nature chez Marx*, 1962, Paris, PUF, 1994.

³ James O'Connor, « La seconde contradiction du capitalisme : causes et conséquences », *Actuel Marx*, n° 12, 2^e semestre 1992, p. 30-40.

⁴ John Bellamy Foster and Paul Burkett, *Marx and the Earth, An Anti-Critique*, Boston, Brill, 2016 ; John Bellamy Foster, *Marx écologiste*, Paris, Éd. Amsterdam, 2024.

Avec Marx a débuté une théorie de la contradiction au sein des rapports sociaux ; avec le marxisme écologique, cette problématique s'élargit pour théoriser la dialectique entre société et nature, ou, dit autrement, pour associer les rapports sociaux de production et les rapports à la nature. Mais cette articulation n'a cheminé que progressivement dans la pensée de Marx.

Dans les *Manuscrits parisiens de 1944*, son œuvre de jeunesse, Marx a, selon les auteurs, une vision naturaliste de l'être humain, qui a quatre dimensions : anthropologique (l'homme n'existe que par son échange vital avec la nature) ; ontologique (le rapport de l'homme au monde est un auto-engendrement réciproque) ; critique (l'aliénation a rompu « le lien entre le travail et ses conditions naturelles de réalisation » (p. 37) ; politique (« le communisme réconciliera l'humanité avec la nature » (p. 37). Une question demeure : n'y a-t-il pas le risque d'une réduction anthropocentrique de la nature à « un instrument pour réaliser la liberté humaine » (p. 38) ? Il y a, disent les auteurs, « une tension du texte de Marx où la nature est saisie tantôt comme puissance d'engendrement, tantôt comme instrument passif de la volonté humaine » (p. 38).

Le matérialisme historique, dont la formule revient en réalité à Engels, est la méthodologie forgée par Marx pour périodiser l'histoire humaine en fonction de l'articulation entre les forces productives et les rapports de production. La critique la plus souvent exprimée de cette méthodologie est de verser dans un déterminisme économique et évolutionniste sur fond d'évolution technique : « Le moulin à bras vous donnera la société avec suzerain, le moulin à vapeur, la société avec capitaliste industriel » (célèbre aphorisme de *La Misère de la philosophie*, cité p. 39). La lecture par Marx dès sa parution de *L'origine des espèces* de Darwin constitue une étape décisive pour ancrer les sociétés humaines au sein de l'histoire naturelle. Ainsi, « la conception matérialiste de l'histoire n'a aucun sens si on ne la rattache pas à la conception matérialiste de la nature », explique Foster (cité p. 42).

La conception métabolique du procès de travail s'affirme donc chez Marx : « le travail est d'abord un procès qui se passe entre l'homme et la nature, un procès dans lequel l'homme règle et contrôle son métabolisme avec la nature par la médiation de sa propre action » (dans *Le Capital*, cité ici p. 42). Là encore transparaît « la tension constitutive chez Marx entre le travail comme métabolisme société-nature et travail comme transformation de la matière » (p. 42). Se pose donc, selon les auteurs, le problème de « l'agentivité des forces naturelles avec lesquelles le travail doit composer » (p. 42-43) face à des conceptions qui font de celle-ci un invariant manipulable à souhait.

Grâce à la seconde édition des œuvres complètes de Marx et Engels qui est en cours de préparation, plusieurs penseurs, dont John Bellamy Foster et Kohei Saito⁵, ont mis en évidence l'importance que Marx a attribuée aux sciences naturelles. C'est déjà le cas lors de la rédaction du *Capital*, et il l'approfondira jusqu'à la fin de sa vie⁶. Les trois auteurs du « Repères » commencent par rappeler le contexte de la révolution agricole qui s'est opérée à partir du XVI^e siècle : abandon de la jachère, enclosures et disparition de l'*open field*, et, au XIX^e siècle, introduction des techniques d'enrichissement chimique des sols. D'où l'influence du chimiste allemand Justus von Liebig sur Marx, car ce dernier y a vu un argument supplémentaire pour réfuter le malthusianisme et la théorie ricardienne de la rente.

Mais, très vite, poursuivent nos trois auteurs, Marx a dû « réviser son « optimisme technologique » et « opérer une triple inflexion : ontologique, critique et politique » (p. 50). Il a adopté l'idée qu'au pillage de la force de travail s'ajoutait celui du sol par l'agriculture capitaliste, suivant en cela les craintes de Liebig. On a là l'une des raisons principales de la

⁵ Kohei Saito, *La Nature contre le capital, L'écologie de Marx dans sa critique inachevée du capital*, Paris, Syllepse, 2021 ; *Moins ! La décroissance est une philosophie*, Paris, Seuil, 2024.

⁶ Sur les derniers travaux de Marx, voir aussi Marcello Musto, *Les dernières années de Karl Marx, Une biographie intellectuelle 1881-1883*, Paris, PUF, 2023.

reconnaissance progressive par le courant marxiste moderne de l'existence de limites naturelles ; en d'autres termes, le travail de transformation de la nature n'est pas illimité. Au point de conduire Marx « à infléchir sa conception de la baisse tendancielle du taux de profit » (p. 51)⁷, parce qu'il articule « la destruction conjointe des forces sociales et des forces naturelles » (p. 52). C'est ce qu'il nomme « la rupture métabolique ». La dimension métabolique du procès de production capitaliste est donc mise à mal car, dit Marx dans *Le Capital*, « la fringale bestiale de surtravail [qui] se heurte aux limites *physiologiques* du corps humain » (p. 54) est le corollaire des limites naturelles : « un enrôlement intensifié de la nature » (p. 55). Autrement dit, « l'amélioration temporaire de la vie humaine se paie, sous le capitalisme, d'une destruction de la vie non humaine » (citation de Timothée Haug, p. 55).

Cette notion de rupture du métabolisme social entre l'humain et la nature est devenue centrale dans le marxisme écologique contemporain. Pourtant, les spécialistes de Marx discutent pour savoir si la rupture métabolique engendrée par le capitalisme qu'il évoque constitue une rupture épistémologique de sa part. Pour Foster, la question du rapport entre société et nature ne serait pas une préoccupation tardive qui viendrait corriger un Marx initialement productiviste, il y a selon lui une continuité dans l'œuvre de Marx. Tandis que, pour Saito, il s'agit d'une rupture dans la pensée, à la manière de celle défendue dans les années 1970 par Althusser par rapport à l'humanisme des œuvres de jeunesse de Marx. Mais l'analogie est-elle pertinente puisque cette thèse d'Althusser fut alors vivement critiquée ? Peut-être s'agit-il plus simplement d'« une métamorphose inachevée du paradigme de la production » comme le dit Timothée Haug dans sa thèse de doctorat⁸.

Anthropocène ou Capitalocène ?

C'est à propos de l'opposition entre Anthropocène et Capitalocène que se cristallisent une bonne part des controverses entre les écomarxistes. Ainsi, Dipesh Chakrabarty⁹ inscrit les atteintes à la nature dans l'histoire humaine longue ; mais le risque est de gommer les grandes différences de responsabilité de ces atteintes et de capacité à y faire face. Aussi, l'écomarxisme, notamment par la voix d'Andreas Malm¹⁰, réétudie l'histoire du capitalisme

⁷ Dans Jean-Marie Harribey, *Le trou noir du capitalisme* (Le Bord de l'eau, 2020, p. 32-39 et 43-45, ou dans la version électronique, <https://harribey.u-bordeaux.fr/travaux/ouvrages/trou-noir-electronique.pdf>, p. 20-24 et 27-29), j'avais présenté une nouvelle formulation du taux de profit à partir de celle de Marx, qui se résume ainsi :

Notations : r = taux de profit, S = profits (plus-value), V = capital variable (salaires), C = capital constant = $C_f + C_c$ = capital fixe + capital circulant, Y = production.

En faisant apparaître la part du profit dans la valeur ajoutée et l'efficacité du capital constant regroupant le capital fixe et le capital circulant (le capital fixe achète les machines et le capital circulant achète les matières premières, l'énergie, etc.) à côté du capital variable :

$$r = \frac{S}{C+V} = \frac{Y-V}{C_F+C_C+V} = \frac{\frac{Y-V}{Y}}{\frac{C_F+C_C+V}{Y}} = \left(1 - \frac{V}{Y}\right) \frac{Y}{C_F+C_C+V}$$

Le taux de profit est donc égal à la part des profits dans la valeur ajoutée (résultat de la confrontation sociale) multipliée par l'inverse du coefficient du capital, englobant toutes ses composantes, notamment l'accès aux matières premières et à l'énergie qui est pris en considération.

⁸ Timothée Haug, « La rupture écologique dans l'œuvre de Marx : analyse d'une métamorphose inachevée du paradigme de la production », Thèse de doctorat de philosophie, Université de Strasbourg, 2022, file:///Users/admin%201/Desktop/Haug_Timothee_2022_ED520.pdf.

⁹ Dipesh Chakrabarty, *Après le changement climatique, penser l'histoire*, Paris, Gallimard, 2023.

¹⁰ Andreas Malm, *Fossil Capital, The Rise of Steam-Power and the Roots of Global Warming*, Londres, Verso, 2016 ; *L'anthropocène contre l'histoire, Le réchauffement climatique à l'ère du capital*, Paris, La Fabrique, 2017.

et notamment de l'irruption de l'énergie fossile. La machine à vapeur n'a pas évincé l'énergie hydraulique dans l'industrie du coton parce qu'elle était plus efficace, mais parce qu'elle rendait plus facile la mise en œuvre des rapports sociaux capitalistes, en concentrant la force de travail pour la discipliner, et en concentrant la production près des villes. Mais la discussion se poursuit, notamment avec Jason Moore¹¹, s'inspirant de l'historien Immanuel Wallerstein¹², qui décentre les frontières de l'appropriation : vers la périphérie spatiale du capitalisme et aussi vers le surplus gratuit dégagé par la nature. La divergence théorique se double alors d'une divergence politique car « le dépassement du capitalisme n'abolirait nullement les conséquences de l'Anthropocène » (p. 65).

La dynamique de l'accumulation du capital, reposant sur l'augmentation relative de plus-value (survaleur), qui elle-même suppose une augmentation de la productivité du travail, a pour conséquence un accroissement exponentiel des émissions de CO₂. Les auteurs auraient pu ajouter : bien que l'intensité de la production en énergie augmente légèrement à l'échelle mondiale¹³, ce qui caractérise le dénommé « effet rebond ».

Dès qu'il est question d'économie mondiale et de division internationale du travail, le concept d'impérialisme trouve son application sur le problème écologique. Et cela, en transposant l'échange inégal de travail à l'échange inégal « de matières et d'énergie ou en superficies de terres nécessaires à leur production » (p. 71)¹⁴.

Se départissant des analyses marxistes classiques de l'impérialisme, Moore a forgé le concept d'écologie-monde pour caractériser le capitalisme. Cela le conduit à récuser l'ontologie du dualisme nature/société et à tenter de fonder une nouvelle théorie de la valeur. Cependant nos trois auteurs du « Repères » ne disent pas que ces deux nouveautés ont valu à Moore des controverses. En premier lieu avec Malm, Foster et Campagne¹⁵ qui admettent une certaine autonomie des sociétés humaines par rapport à la nature. En second lieu au sujet de la valeur : la théorie de la valeur de Marx associe le travail et la valeur économique dès lors que l'échange marchand valide le processus de production. L'économie écologique, bien représentée au sein de la revue *Ecological Economics*, adopte soit une conception de la valeur-énergie, soit une conception de la valeur naturelle appropriée, qui est aussi celle de Jason W. Moore. Cette dernière perspective s'appuie sur l'idée que les animaux travaillent (abeilles, animaux de trait...) ainsi que les éléments naturels (l'eau travaille, le pétrole travaille...)¹⁶. Autrement dit, à la survaleur prélevée sur la force de travail s'ajoute une survaleur prélevée sur la nature, soit parce qu'elle « travaille », soit parce que cette valeur serait « intrinsèque »¹⁷. Ce n'est plus simplement une question théorique car elle est d'ordre

¹¹ Jason W. Moore, *L'écologie-monde du capitalisme, Comprendre et combattre la crise environnementale*, Paris, Éd. Amsterdam, 2024, traduction de Nicolas Vieillescazes, préface de Paul Guillibert.

¹² Immanuel Wallerstein, *Le Capitalisme historique*, Paris, La Découverte, 1985 ; *Comprendre le monde, Introduction à l'analyse des systèmes-monde*, Paris, La Découverte, 2009.

¹³ Dans son rapport « Global Energy Review 2025 » (<https://iea.blob.core.windows.net/assets/5b169aa1-bc88-4c96-b828-aaa50406ba80/GlobalEnergyReview2025.pdf>), p. 8, l'AIE évalue le taux de croissance 2024 du PIB à 3,2 % et celui de la demande totale d'énergie à 2,2 %. Dans son rapport 2026 (<https://iea.blob.core.windows.net/assets/df903e1c-49c6-4757-8cbf-6fbcfe7611a0/GlobalEnergyReview2026.pdf>), p. 11, l'AIE indique : « Le ralentissement de la consommation énergétique mondiale observé ces dernières années s'est inversé en 2025. »

¹⁴ Le cocasse est que l'échange inégal appliqué à l'écologie est repris d'Arghiri Emmanuel, *L'échange inégal* (Maspero, 1969) qui, dans les années 1960-1970, fut voué aux gémonies par les marxistes traditionnels qui ne supportaient pas qu'Emmanuel ait pu contester l'idée qu'il y avait une solidarité internationale des travailleurs.

¹⁵ Voir le dossier publié par *Actuel Marx*, PUF, « Marxismes écologiques », n° 61, premier semestre 2017.

¹⁶ Voir Paul Guillibert, *Exploiter les vivants, Une écologie politique du travail*, Paris, Éd. Amsterdam, 2023 ; et ma recension, « Sur le livre *Exploiter les vivants* de Paul Guillibert », *Blog Alternatives économiques*, 15 décembre 2023, <https://harribey.u-bordeaux.fr/travaux/soutenabilite/exploiter-les-vivants.pdf>

¹⁷ Sur la critique de la notion de « valeur intrinsèque », voir John Dewey, *La formation des valeurs, Théorie de la valuation*, 1981, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, La Découverte, 2011 ; Jean-Marie Harribey, *La*

épistémologique : les catégories de travail et de valeur sont-elles des catégories naturelles ou bien anthropo-socio-historiques ?¹⁸ Si le premier choix était opéré, le risque serait de ne plus avoir de théorie de la valeur du tout, à l'instar de l'économie néoclassique¹⁹. Cette dérive intellectuelle provient du fait que le concept de travail n'a plus le même sens quand il s'agit de designer l'eau qu'on utilise pour faire tourner une turbine, tel un « facteur de production » qui contribuerait physiquement à la production, ou quand il s'agit de nommer un rapport social.

Renouveau de la pensée sur l'émancipation

Si les travaux du GIEC ou de l'IPBES sont indispensables pour la prise de conscience des dégâts dus au réchauffement climatique et à l'affaiblissement de la biodiversité, ils s'arrêtent à « un horizon politique [qui] demeure en réalité circonscrit à la réorientation de l'accumulation vers une trajectoire de neutralité carbone à l'horizon 2050 » (p. 78). Alors que l'écomarxisme a une visée émancipatrice plus radicale. Ce qui suppose stratégiquement, disent les auteurs, de « réévaluer les fondements du communisme et de la stratégie révolutionnaire » (p. 78).

Les tensions au sein du marxisme relevées précédemment par les auteurs réapparaîtraient s'il n'était question que de dépasser « les limites des potentialités d'abondance matérielle » (p. 79), longtemps ignorées par le mouvement ouvrier. Or, s'il s'agit toujours d'émanciper « *le travail* », il faut également s'émanciper « *à l'égard du travail* » (p. 79). C'est dans cette double direction que le marxisme écologique s'oriente, mais cela implique « de repenser l'État, la stratégie de prise de pouvoir, les modalités de la planification et la figure du sujet révolutionnaire » (p. 80).

L'État est toujours resté une énigme dans l'histoire du marxisme, notamment sur la question de savoir dans quelle mesure il était relativement autonome du capital. Aujourd'hui, l'État est-il « une interface capital-nature » (p. 82) ? En effet, « l'État se voit attribuer une double fonction : fournir les conditions naturelles nécessaires à la production des entreprises privées, tout en socialisant les coûts écologiques engendrés par le capital » (p. 82). On pourrait remarquer que, depuis le XIX^e siècle, favoriser les conditions de production capitaliste et en socialiser le maximum de coûts ont été une constante ; aujourd'hui, on assiste à un élargissement du champ de ces pratiques étatiques. Ainsi, la thèse d'O'Connor se trouve justifiée : la contradiction [la seconde] écologique traverse l'État capitaliste. À preuve, le dilemme entre deux versions du capitalisme vert. La première voit le changement climatique comme « la plus grande défaillance du marché de l'histoire », selon le mot de Nicholas Stern (p. 87), qui pourrait être corrigée par des taxes ou des marchés d'échange de quotas d'émissions de CO₂. La seconde version voit le salut dans de nouvelles politiques industrielles, telles que celles tentées par l'*Inflation Reduction Act* aux États-Unis, le Pacte

richesse, la valeur et l'inestimable, Paris, LLL, 2013, <https://harribey.u-bordeaux.fr/travaux/ouvrages/livre-richesse-entier.pdf> ; *En quête de valeur(s)*, Vulaines sur Seine, Éd. du Croquant, 2024.

¹⁸ Voir Jean-Marie Harribey, « Pourquoi le concept de capitalocène est-il l'objet de controverses théoriques et épistémologiques au sein même de la théorie marxiste ? », Conférence Historical Materialism, Paris, 26 au 28 juin 2025, <https://harribey.u-bordeaux.fr/travaux/valeur/conference-hm.pdf> ; « Le capitalocène : un concept utile mais disparate », *Blog des Économistes atterrés sur Alternatives économiques*, 13 octobre 2024, <https://harribey.u-bordeaux.fr/travaux/valeur/capitalocene-concept.pdf>.

¹⁹ Rappelons que la théorie néoclassique a rompu la liaison entre travail social et valeur pour ne reconnaître que le prix résultant des préférences individuelles. Voir Ali Douai et Gaël Plumecocq, *L'économie écologique*, Paris, La Découverte, Repères, 2017, recension dans Jean-Marie Harribey, « L'économie écologique tiraillée de tous côtés », *Contretemps*, 8 septembre 2017, <https://harribey.u-bordeaux.fr/travaux/soutenabilite/cr-economie-ecologique.pdf>.

vert en Europe ou la planification chinoise. Les limites, voire la régression, de ces stratégies sont maintenant avérées, ne serait-ce que parce que, dans le capitalisme occidental, les politiques se contentent au mieux de « verdifier les infrastructures capitalistes déjà existantes » (p. 88). Pire, ces politiques contribuent à « différer la dévalorisation du capital fossile », c'est-à-dire à « retarder la dévaluation des actifs financiers des entreprises fossiles » (p. 91). La lancinante question ayant traversé l'histoire politique du XX^e siècle revient donc : briser ou non la machine d'État ?

C'est l'une des raisons de l'intérêt porté à la planification écosocialiste qui partirait des besoins. Mais, là encore, les auteurs montrent que subsiste l'épineuse question ouverte par le Livre III du *Capital* : quel arbitrage entre liberté et nécessité ? « Marx reprend à son compte, disent les auteurs en citant Haug, « tant le couple conceptuel aristotélécien de l'activité de production (*poiesis*) comme fin en soi, que la distinction héritée de l'idéalisme allemand entre liberté et nécessité » (p. 94). En revanche, « la description du socialisme léguée par Engels [1878] comme un "saut de l'humanité hors du royaume de la nécessité" contraste ici avec l'effort de Marx pour dépasser l'opposition entre le travail et la liberté » (p. 94). C'est ici, disent les auteurs, que la démarche écoféministe comme celle de Maria Mies pour « une "autre conception du temps" dépasse la distinction entre périodes de labeur et de loisir, par ailleurs incompatible aux activités reproductives. Elle conçoit dès lors le processus de libération, à partir du terrain même de la "production de la vie", se plaçant en porte-à-faux avec l'idée selon laquelle "l'épanouissement [et] l'autonomie [...] ne [pourraient] être atteints qu'en dehors du travail nécessaire" » (p.95). Il s'ensuit que le concept d'abondance reste « un point de controverse majeur » (p.96).

Et cela ne peut manquer de croiser une mise en œuvre concrète de la planification écosocialiste. Les auteurs abordent l'hypothèse du calcul en nature mise en avant par Cédric Durand et Razmig Keucheyan dans le sillage d'Otto Neurath²⁰, et évoquent rapidement la nécessité « de reconnaître l'incommensurabilité fondamentale des "différentes dimensions du bien-être humain" » (p. 98), dont il devrait résulter, selon nous, l'impossibilité de remplacer intégralement le calcul économique par un calcul en nature et donc la difficulté pour établir une « comptabilité environnementale »²¹.

Marius Bickhardt, Gauthier Delozière et Cannelle Gignoux terminent leur ouvrage par la question qui ne se pose pas seulement aux écomarxistes mais à tous ceux qui aspirent à une transformation profonde des structures de la société : « Qui pour construire l'arche ? », demandent-ils, c'est-à-dire quelles peuvent être les forces sociales capables de penser et d'agir en faveur d'une telle transformation révolutionnaire à accomplir ? Ce ne peut être l'ancienne classe ouvrière dans son sens étroit. Encore moins la « classe écologique » imaginaire de Bruno Latour. Il ne reste que « penser son [celle du prolétariat] articulation avec les nouveaux mouvements sociaux », car « si la lutte des classes demeure un "élément structurant [...] dont doit hériter l'écologie politique", elle se trouve à son tour renouvelée au contact de la "question écosociale" » (en citant Guillibert, Löwy et Tanuro, p. 100-101).

Au total, le livre de Marius Bickhardt, Gauthier Delozière et Cannelle Gignoux offre de réels « repères » pour y voir plus clair au sein du mouvement social préoccupé d'écologie, pour clarifier nombre de malentendus théoriques et éminemment politiques, et pour discerner les véritables oppositions entre socio-écologistes radicaux et croyants en un capitalisme vert. Leur travail doit donc être salué.

²⁰ Cédric Durand et Razmig Keucheyan, *Comment bifurquer, Les principes de la planification écologique*, Paris, La Découverte, Zones, 2024.

²¹ Voir Jean-Marie Harribey, « Quelle valeur pour la nature dans les comptes nationaux ? », *Les Possibles*, n° 44, Hiver 2026, <https://harribey.u-bordeaux.fr/travaux/valeur/ecologie-comptes-nationaux.pdf>.

Ces repères partent d'une relecture de Marx, vivifiée par de nouveaux travaux qui ont fondé un champ de recherche abondant et diversifié. Cette relecture de Marx est l'occasion évidemment de relire pratiquement tout le marxisme postérieur à Marx, longtemps embourbé dans la croyance au développement illimité des forces productives.

Comme les trois auteurs connaissent à n'en pas douter le courant de l'écomarxisme de l'intérieur, peut-on suggérer trois pistes d'approfondissement ? D'abord, si le refus du développement illimité des forces productives a un sens, une discussion pourrait s'ouvrir au sein de ce courant sur la post-croissance, voire la décroissance ou l'entropie d'un Nicholas Georgescu-Roegen²². Ce serait d'autant plus nécessaire que cette discussion a commencé à traverser la société, et que certains penseurs de l'écossocialisme ont déjà ouvert la voie.

Ensuite, il s'agirait de vérifier si l'application des concepts de travail et de valeur à la nature est épistémologiquement envisageable. Pour l'instant, certains représentants du courant écomarxiste restent sur ce point trop prisonniers de quelques apories de l'économie dominante comme la valeur intrinsèque ou la productivité de la nature. On peut sans affaiblir la portée radicale de la théorie, considérer que travail et valeur ne relèvent pas de l'ordre naturel et que les envisager comme des catégories humaines n'équivaut pas à entériner la coupure nature/société. En tout état de cause, la vision qui s'inspire en partie de la vision de Latour et de Moore ne clôt pas le débat.

Enfin, il s'agirait aussi d'explorer la possibilité d'échange entre le champ de recherche écomarxiste et les autres sciences sociales, notamment sur le devenir du développement humain, sur l'autonomie ou non de la technique, sur la soutenabilité forte qui a deux vertus (non-substituabilité des ressources et incommensurabilité entre biens économiques et biens naturels), sur la co-évolution à la manière d'un René Passet²³, assez proche de la relation métabolique marxienne, ou encore sur l'insertion de l'humanité au sein de la nature vue par Serge Moscovici²⁴. Certains rapprochements seraient possibles ou, au moins, le dialogue s'instaurerait. Le marxisme a longtemps souffert d'être enfermé (de s'enfermer) dans une forteresse théorique. Si bien que le marxisme écologique devra abattre quelques murailles pour féconder un écologisme souvent en peine de comprendre le capitalisme sinon l'écologie elle-même.

²² Voir Jean-Marie Harribey, « Nicholas Georgescu-Roegen : la décroissance sans limite ? », *Blog Alternatives économiques*, 24 novembre 2023, <http://jeanmarieharribey.fr/travaux/soutenabilite/ngr-decroissance-sans-limite.pdf>.

²³ René Passet, *L'économie et le vivant*, Paris, Payot, 1979, 2^e éd, Economica, 1996.

²⁴ Serge Moscovici, *Essai sur l'histoire humaine de la nature*, Paris, Flammarion, 1968, rééd. 1977.